

quelle est leur forme? C'est à cette espèce de fantaisie qu'appartient la première partie de mon poème des *Trois morts*. Les morts dans leurs tombeaux souffrent-ils physiquement? Leur chair frémit-elle de douleur à la morsure du ver, ce roi des effarements funèbres? Je l'ignore, et je serais bien en peine s'il me fallait prouver l'affirmative; mais je défie M. Thibault de me donner des preuves que le cadavre ne souffre plus. C'est là un de ces mystères redoutables dont Dieu a gardé le secret pour lui seul. Cette idée de la souffrance possible du cadavre m'est venue il y a plusieurs années: voici comment. J'entrai un jour dans le cimetière des Picotés, à l'époque où l'on transportait dans la nécropole du chemin Saint-Louis les ossements du Campo-Santo de la rue Couillard. En voyant ces ossements rongés, ces lambeaux de chair qui s'obstinaient à demeurer attachés à des os moins vieux que les autres, je me demandai si l'âme, partie pour l'enfer ou le purgatoire, ne souffrait pas encore dans cette prison charnelle dont la mort lui avait ouvert les portes; si, comme le soldat qui sent toujours des douleurs dans la jambe emportée par un boulet sur le champ de bataille, l'âme, dans le séjour mystérieux de l'expiation, n'était pas atteinte par les frémissements douloureux que doit causer à la chair cette décomposition du tombeau, juste punition des crimes commis par le corps avec le consentement de l'âme.

« Cette pensée, qui me trottait souvent dans la tête, a donné naissance à la *Promenade de trois morts*.

« Je puis avoir mal rendu cette idée, mais c'est elle que l'on doit chercher dans cette fantaisie qui fait jeter les hauts cris à M. Thibault. La suite du poème, si jamais je la publie, lui montrera que, du moment que l'expiation est finie, la souffrance du cadavre cesse en même temps, et que les vers ne peuvent plus toucher à ces restes sanctifiés par l'âme qui vient d'être admise à jouir de la présence de Dieu. »

*
*
*

Nous avons cité longuement cette pièce, la dernière de Crémazie, et celle qu'il a toujours considérée comme son œuvre capitale, tant par la largeur du plan que par le mérite de l'exécution. C'est l'une de celles dans lesquelles il a soigné davantage la forme. Il convenait donc de nous y arrêter. Comme le disait récemment l'un des critiques de la Revue Bibliographique, le seul moyen de faire connaître un poète, c'est de le citer et de le citer abondamment.